



Édition savante annotée

UDC 781.972

DOI: <https://doi.org/10.26176/mosconsv.2021.47.4.02>

Avoir vingt ans. Albert Schweitzer. Compositions et esquisses de compositions (1893–1895)

Jean-Paul Sorg

Maison Albert Schweitzer
8 rue de Munster, Gunsbach 68140, France
gunsbach@schweitzer.org

Résumé: L'essai précède *la première publication* du fac-similé des compositions pour piano du jeune Albert Schweitzer des Archives Centrales Albert Schweitzer, à Gunsbach (France) et édité ci-dessous par le professeur Thierry Mechler (le premier interprète) dans sa version textologique. L'auteur de l'Essai est un érudit, poète et philosophe de Schweitzer bien connu, le traducteur des œuvres de Schweitzer en français. Il a essayé de révéler le contexte historique et de clarifier les informations sur les destinataires des dédicaces des pièces publiées ici.

Mots clés: Albert Schweitzer, Jean-Paul Sartre, Jean-Paul Sorg, berceuse

Pour citer: Sorg, Jean-Paul. 2021. "Avoir vingt ans. Albert Schweitzer. Compositions et esquisses de compositions (1893–1895)." *Nauchnyy vestnik Moskovskoy konservatorii / Journal of Moscow Conservatory* 12, no. 4 (December): 14–25. <https://doi.org/10.26176/mosconsv.2021.47.4.02>.

HISTORY OF MUSIC THROUGH DOCUMENTS

Annotated Scholarly Edition

To Be Twenty. Albert Schweitzer. Compositions and Sketches of Compositions (1893–1895)

Jean-Paul Sorg

Maison Albert Schweitzer
8 rue de Munster, Gunsbach 68140, France
gunsbach@schweitzer.org

Abstract: The essay precedes the first publication of the facsimile of young Albert Schweitzer's piano compositions from the Archives Centrales Albert Schweitzer, in Gunsbach (France) and edited here below by professor Thierry Mechler (the first performer) in his textological version. The author of the Essay is widely known Schweitzer scholar, poet and philosopher, the translator of Schweitzer's works into French. He tried to reveal the historical background and to clarify information about the recipients of dedications of the pieces published here.

Keywords: Albert Schweitzer, Jean-Paul Sartre, Jean-Paul Sorg, berceuse

For citation: Sorg, Jean-Paul. 2021. "To Be Twenty. Albert Schweitzer. Compositions and Sketches of Compositions (1893–1895)." *Nauchnyy vestnik Moskovskoy konservatorii / Journal of Moscow Conservatory* 12, no. 4 (December): 14–25. <https://doi.org/10.26176/mosconsv.2021.47.4.02>.

ИСТОРИЯ МУЗЫКИ В ДОКУМЕНТАХ

15

Аннотированное научное издание

Быть двадцатилетним. О композициях Альберта Швейцера 1893–1895 годов

Жан-Поль Сорг

Maison Albert Schweitzer
8 rue de Munster, Gunsbach 68140, France
gunsbach@schweitzer.org[✉]

Аннотация: Очерк предвзывает *первую публикацию* факсимиле фортепианных композиций молодого Альберта Швейцера, хранящихся в его Архиве в Гюнсбахе (Франция) и издаваемых в данном номере журнала в текстологической редакции профессора Тьерри Мешлёра, первого исполнителя этих произведений. Автор очерка — эссеист, поэт и философ, специалист по изучению наследия Швейцера, переводчик его трудов на французский язык. Он попытался раскрыть историю создания и уточнить сведения об адресатах посвящений публикуемых здесь композиций.

Ключевые слова: Альберт Швейцер, Жан-Поль Сартр, Жан-Поль Сорг, колыбельная

Для цитирования: Sorg, J.-P. Avoir vingt ans. Albert Schweitzer. Compositions et esquisses de compositions (1893–1895) / To Be Twenty. Albert Schweitzer. Compositions and Sketches of Compositions (1893–1895) // Научный вестник Московской консерватории. Том 12. Выпуск 4 (декабрь 2021). С. 14–25. <https://doi.org/10.26176/mosconsv.2021.47.4.02>.

A vingt ans, en 1895, Albert Schweitzer commence à prendre conscience de ses multiples dons, en premier lieu la musique, et de l'originalité de ses pensées en théologie et en philosophie. Il se sent heureux et plein de forces, artiste et en même temps voué à la science (*Wissenschaft*), cherchant des interprétations nouvelles, quitte à contester ses maîtres de l'université. Les biographes jusqu'ici ont tous établi que le jeune Schweitzer n'avait jamais rien composé, que la seule vocation qu'il se reconnaissait était l'interprétation des grands maîtres. Mais il n'est pas étonnant au fond qu'un adolescent aussi doué et pénétré de musique se soit essayé à la composition de quelques mélodies, comme d'autres à cet âge, passionnés de littérature, griffonnent leurs premiers poèmes...

Il perfectionna sa formation musicale – et musicologique – en étudiant à Strasbourg les partitions des Cantates et Passions de Jean-Sébastien Bach avec Ernest Munch, le directeur du Chœur de Saint-Guillaume, et en bénéficiant à Paris des leçons exceptionnelles, en-dehors du Conservatoire, de Charles-Marie Widor qu'il avait impressionné lors d'une première audition à Saint Sulpice en octobre 1893 et dont il devint rapidement un « jeune ami d'Alsace » et bientôt un conseiller pour tout ce qui concernait les œuvres du Cantor, « musicien-poète ». « Que ne dois-je pas à Widor ! Ne m'a-t-il pas adopté presque aussitôt comme un fils ? »

Sa chance fut de « se familiariser avec Paris », d'y avoir de la famille, deux oncles, et de jouir de leur hospitalité. Il se rendait à Paris chaque année pour deux, trois semaines, au printemps et en automne, logeait au 80 Boulevard Malesherbes chez l'oncle

Auguste, négociant fortuné dans l'import-export, et son épouse, « Tante Mathilde », musicienne avertie. C'est elle qui l'avait présenté à maître Widor et qui payait ses premières leçons. Surtout, elle avait foi en lui et le persuadait de faire fructifier ses talents. Une telle confiance, quand on a vingt ans, produit une énergie inestimable.

Il fréquentait aussi la famille de Charles Schweitzer, professeur agrégé d'allemand, qui lui donna l'occasion de le remplacer parfois à l'Ecole militaire de Saint-Cyr et de préparer en français des candidats à l'agrégation. « Quel profit que d'être forcé d'enseigner les lettres en français ! Je ne sens plus de difficultés actuellement. » Dans l'appartement de son oncle, sis alors au 13 rue Mignard (16^e), il rencontrait ses cousins, Emile et Georges, et la petite dernière, cousine Anne-Marie, née en 1882. Celle-ci se passionnait pour la musique et jouait avec entrain du piano. On peut donc imaginer facilement que son grand cousin d'Alsace, quand il était invité, l'écoutait et puis l'accompagnait, improvisait, lui expliquait en passant un bout de partition ; qu'ainsi un fort courant de sympathie, de complicité, les unissait et qu'il l'appelait en plaisantant « cousinette ».

On sait bien par ailleurs qu'Albert Schweitzer, lui-même appelé Bery (Oncle Bery) au sein de la famille, maniait cette sorte d'humour, l'habitude de donner des surnoms affectueux, en forme de diminutifs, aux personnes de son entourage. Le parler alsacien, la langue alémanique qui abonde en diminutifs, y prédispose. De « cousinela » à « cousinette », le passage est aisé. Un Alsacien sachant l'alsacien l'entend tout de suite et sourit.

L'ÉNIGME DES DÉDICACES

Quand j'ai lu sur une copie de la partition originale du *Lied* cette dédicace : « A cousinette, juillet 1895 », écrite soigneusement à l'encre, et que l'archiviste Romain Collot m'a interrogé sur ce que l'on regardait comme une énigme de plus, j'ai pensé tout de suite à elle, à la cousine Anne-Marie, qui épousera plus tard, à 21 ans, le 5 mai 1904, un certain Jean-Baptiste Sartre, officier de marine. Un fils unique naîtra de leur union, le 21 juin 1905, Jean-Paul, dit Poulou dans la famille. On en connaît la carrière, le génie, et le récit arrangé, romancé, puissamment « sartrisé », de son enfance dans *Les mots*.

Trop sensationnel ! Albert Schweitzer a dédié une de ses rares compositions de jeunesse à la mère de Jean-Paul Sartre... Hypothèse hasardeuse ? Elle semble tenir la route. Pas de preuve empirique, mais plusieurs indices la confortent. Devant un jour en l'absence de son père faire la conversation avec M. Simonnot, le collaborateur du *Deutsches Lesebuch*, qui attendait au salon, elle ne trouva pas de meilleure question que : Aimez-vous Bach ? Elle devait sûrement assister aux concerts de la Société Jean-Sébastien Bach de Paris, dont son cousin était co-fondateur, le conseiller artistique et l'organiste tuteur.

Un des souvenirs les plus tendres de l'auteur des *Mots* : chaque soir, quand le grand-père était sorti pour donner un cours à l'Institut des Langues vivantes, maman s'asseyait au piano, jouait et chantait. Quand elle attaquait la Fantaisie-Improvisation de Chopin, l'enfant vibrait, sautait, cavalait. « Tu fais trop de bruit, les voisins vont se plaindre, disait-elle sans cesser de jouer. »

Clairement, c'est à sa maman qu'il devait son sens du rythme, son intelligence de la musique et ses propres facilités d'improvisation ; c'est elle qui lui a fait aimer et pratiquer le piano. « Les Schweitzer sont nés musiciens », disait-on dans la famille. Et Jean-Paul Sartre même à son corps défendant en était !

Mais voilà, si belle que paraisse cette histoire qui tire un fil entre deux génies de la famille, tellement dissemblables par ailleurs, elle se trouve invalidée à la suite d'un examen plus attentif des esquisses et brouillons contenus dans le carnet noir (22×28 cm) « Ma jeunesse ». On y découvre en effet, datée de Strasbourg, nov 94, une pièce inachevée, intitulée « Berceuse (dédiée à ma petite cousine Marie Louise) », et une deuxième pièce, non datée, dédiée à « cousinette Marie Louise ». C'est troublant. Adieu Anne-Marie ! Il ne peut s'agir que de l'autre cousine parisienne, Marie Louise, née à Neuilly-sur-Seine le 7 août 1894, fille unique d'Auguste Schweitzer, âgé alors de 51 ans, et de Mathilde Hertlé, âgée de 41 ans. Quand son grand cousin Albert lui dédia une ébauche de Berceuse en novembre 1894, elle n'avait pas six mois ! Comment expliquer ce don ? Il devait penser si fortement au bonheur des parents qu'il leur exprima sa joie en musique.

Et plus tard, c'est par un *Lied*, en juillet 1895, qu'il leur dit encore sa tendresse, son oui à la vie, oui à la venue au monde, comme une esquisse de la pensée du respect pour la vie.

Une autre *Berceuse*, plus élaborée, arrangée par Thierry Mechler et publiée ici, est dédiée à Mimi Gyssperger, mars 1893. Le compositeur avait juste 18 ans, il était encore bachelier au lycée de Mulhouse. Qui était Mimi ? Pour quelle maman ou quel bébé, cette Berceuse ? Enigme non résolue. Peut-être qu'un jour les archives livreront des indices ?

Reçu : 8 octobre 2021

Accepté : 21 novembre 2021

Informations sur l'auteur :

Jean-Paul Sorg — chercheur indépendant, de 2008 à 2011 président de l'Association Française des Amis d'Albert Schweitzer (AFAAS)

At the age of twenty, in 1895, Albert Schweitzer began to realize the multitude of his gifts, primarily his musical talent, and the originality of his thoughts in theology and philosophy. He feels happy and full of strength, an artist yet devoted to science (*Wissenschaft*), seeking new interpretations, even if it means challenging his university teachers. So far, biographers have been taking for granted that young Schweitzer never composed anything, seeing the interpretation of the great masterpieces as his only vocation. But it is not surprising that a young man, so gifted and overwhelmed by music, tried his hand in composing a few melodies, just like others at that age, passionate about literature, start scribbling their first poems.

He perfected his musical (and musicological) training in Strasbourg, studying the scores of Cantatas et Passions by Johann Sebastian Bach with Ernest Munch¹, the director of the Choir of Saint-Guillaume, and in Paris, benefiting from exceptional lessons,

¹ Ernest Münch (1859–1928) — brother of Schweitzer's first music teacher Eugen Münch, father of Charles Munch, world famous violinist and conductor, and Fritz Münch, famous conductor and musicologist. During the years of his acquaintance with Albert Schweitzer, Ernst Münch was one of the main popularizers of Bach's works in Strasbourg (note by *Svyatoslav Gorbunov* – S. G.).

outside the Conservatory, of Charles-Marie Widor whom he had impressed during the first audition in Saint Sulpice in October 1893 and of whom he quickly became a “young friend from Alsace” and an advisor for everything concerning the works of the great Cantor, “musician-poet.” “What do I not owe Widor! Hadn’t he started treating me almost immediately as a son?”

Schweitzer was lucky to “become familiar with Paris”, as he had two uncles there and didn’t hesitate to enjoy their hospitality. He used to come to Paris for two or three weeks every year, in spring and autumn, staying at 80 Boulevard Maiesherbes with Uncle Auguste, a wealthy merchant in import and export, and his wife, Aunt Mathilde, a knowledgeable musician. It was she who had introduced him to Widor and who paid for the first lessons. Above all, she had faith in Albert and persuaded him to make use of his talents. Such confidence, when you are twenty, produces invaluable energy.

Albert also frequented the family of Charles Schweitzer, associate professor of German, who sometimes gave the youngster the opportunity to replace him at the Saint-Cyr military school and to prepare candidates expecting the agrégation (a high-level competitive examination for teachers) for the exam in French. “What a profit to be forced to teach literature in French! I no longer feel any difficulties now.” In his uncle’s apartment, then at 13 rue Mignard (16th arrondissement), he met his cousins, Emile and Georges, and the youngest cousin Anne-Marie, born in 1882. She was passionate about music and played the piano with enthusiasm. So we can easily imagine that her big cousin from Alsace, when invited, listened to her and then accompanied her, improvising, explaining while playing a piece of the score; that in this way a strong current of sympathy, of complicity, united them; and that he jokingly called her “cousinette” (little female cousin).

We also know that Albert Schweitzer, himself called Bery (Uncle Bery) within the family, used this kind of humor, the habit of giving affectionate nicknames, in the form of diminutives, to people of his entourage. The Alsatian version of the Alemannic language, which abounds in diminutives, creates favorable conditions for that. From “cousinela” to “cousinette”, the transition is easy. An Alsatian knowing Alsatian hears it immediately and smiles.

THE MYSTERY OF THE DEDICATIONS

On a copy of the original score of the *Song (Lied)*, I read this dedication, “To cousinette, Juillet 1895,” written carefully in ink. The archivist Romain Collot asked me about what was thought to be another mystery, and I immediately thought of her, cousin Anne-Marie, who would later marry, at the age of 21, on May 5, 1904, a certain Jean-Baptiste Sartre, a naval officer. An only son will be born from their union, on June 21, 1905, and this is Jean-Paul, nicknamed Poulou in the family. We know about his career, his genius, and the arranged, romanticized, powerfully “sartrised” story of his childhood from *The Words (Les mots)*.

Too sensational! Albert Schweitzer dedicated one of his few early compositions to Jean-Paul Sartre’s mother. A hazardous hypothesis? Yet it seems to hold ground. No empirical proof, but several clues to support it. One day in the absence of her father, making conversation with Mr Simonnot, a collaborator of *Deutsches Lesebuch*, who was waiting in the living room, Anne-Marie found no better question than, “Do you like Bach?” She surely attended the concerts of the Paris Bach Society, of which her cousin was co-founder, artistic advisor and tutelary organist.

Here is one of the fondest memories of the author of *The Words*. Every evening, when the grandfather would go out to teach a class at the Institute of Modern Languages, Mum would sit at the piano, playing and singing. When she attacked Chopin's *Fantaisie-Imromptu*, the child began vibrating, jumping, galloping. "You are making too much noise, the neighbors will complain," she said without stopping playing.

Clearly, it was to his mother that he owed his sense of rhythm, his understanding of music and his own improvisational skills; it was she who made him love and practice the piano. "The Schweitzers are born musicians," they said in the family. And Jean-Paul Sartre was, too, even unwillingly!

Sadly, however beautiful this story, connecting two geniuses of the family that were so dissimilar otherwise, it must be declared invalid after a more careful examination of the sketches and drafts contained in the black notebook (22x28 cm) "My youth"² ("Ma jeunesse"). We discover there, in fact, an unfinished piece, entitled "Lullaby (dedicated to my little cousin Marie Louise)" and dated Strasbourg, Nov 94, and an undated one, dedicated to "cousinette Marie Louise." It is troubling. Farewell Anne-Marie! It could only be the other Parisian cousin, Marie Louise, born in Neuilly-sur-Seine on August 7, 1894, the only daughter of Auguste Schweitzer, then 51 years old, and Mathilde Hertlé, 41 years old. When her older cousin Albert dedicated a draft of *Lullaby (Berceuse)*, to her in November 1894, she was not even six months old! How to explain this gift? Albert must have thought so strongly about the happiness of the parents that he expressed his joy to them in music.

And later, it was through the *Lied*, in July 1895, that he again expressed to them his tenderness, his "yes" to life, "yes" to coming into the world, as a glimpse of the concept of reverence for life.

Another piece, *Berceuse*, more elaborate, arranged by Thierry Mechler and published here, is dedicated to Mimi Gyssperger, March 1893. The composer was only 18 years old and was studying at a high school in Mulhouse. Who was Mimi? For which mother or which baby, this *Lullaby*? An unsolved riddle. Maybe one day the archives will give us clues.

Translation from French by E. V. Lobkova

Received: October 8, 2021

Accepted: November 21, 2021

Author's Information:

Jean-Paul Sorg — independent researcher, from 2008 to 2011 president of the French Association of Friends of Albert Schweitzer (AFAAS)

² It is from this notebook that the "Berceuse" and the "Song" originate (S. G.).



Ил. 1. Albert Schweitzer — étudiant (1894–1895)

Figure 1. Albert Schweitzer — student (1894–1895)

© Archives Centrales Albert Schweitzer Gunsbach

Berceuse

dédiée à Mimi Gysperger

Albert Schweitzer

Con moto

[mp]

4

7

10 **Andante**

16

22

28

35 **Poco animato**

39

43

47

[Lied]

A cousinette Juillet 1895

Albert Schweitzer

[Andante cantabile]

[mp]

5

9

13

17

pp

[Fine]

21

Musical score for measures 21-24. The piece is in 2/4 time. The right hand (treble clef) plays a melody of quarter notes: G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7. The left hand (bass clef) plays a steady eighth-note accompaniment: G3, A3, B3, C4, D4, E4, F4, G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7.

25

Musical score for measures 25-28. The right hand (treble clef) plays a melody of quarter notes: G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7. The left hand (bass clef) plays a steady eighth-note accompaniment: G3, A3, B3, C4, D4, E4, F4, G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7.

29

Musical score for measures 29-32. The right hand (treble clef) plays a melody of quarter notes: G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7. The left hand (bass clef) plays a steady eighth-note accompaniment: G3, A3, B3, C4, D4, E4, F4, G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7.

33

Musical score for measures 33-36. The right hand (treble clef) plays a melody of quarter notes: G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7. The left hand (bass clef) plays a steady eighth-note accompaniment: G3, A3, B3, C4, D4, E4, F4, G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7.

37

Musical score for measures 37-40. The right hand (treble clef) plays a melody of quarter notes: G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7. The left hand (bass clef) plays a steady eighth-note accompaniment: G3, A3, B3, C4, D4, E4, F4, G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7.

41

Musical score for measures 41-44. The right hand (treble clef) plays a melody of quarter notes: G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7. The left hand (bass clef) plays a steady eighth-note accompaniment: G3, A3, B3, C4, D4, E4, F4, G4, A4, B4, C5, D5, E5, F5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F6, G6, A6, B6, C7.

Caracas-Viel
Con moto

Mus. Schweitzer. Mars 1893
Dédiée à Mimi Gyssperger

Andante

Tocco animato

ritto

Plate 1. Albert Schweitzer. Berceuse. Dédiée à Mimi Gyssperger. Mars 1893

A cousinette
Juillet 95.

Albert Schweitzer

The image displays a handwritten musical score for a piano accompaniment. It consists of five systems of music, each with a treble and bass staff. The notation includes various rhythmic values such as eighth and sixteenth notes, rests, and dynamic markings like 'p' (piano). The paper is aged and shows some staining. At the bottom of the page, there are two sets of empty five-line staves.

Plate 2. Albert Schweitzer. [Lied]. *A cousinette*. Juillet 1895

© Archives Centrales Albert Schweitzer Gunsbach



